

24 Sep 1977

# LE FIGARO

## A la 10<sup>e</sup> biennale de Paris l'avant-garde marque le pas Quand l'imagination amène les couleurs

Attendue avec une belle impatience, adulée par les uns, détestée par les autres, la dixième biennale de Paris vient de s'ouvrir au Palais de Tokyo, 11 et 13, avenue du Président-Wilson, à Paris.

Destinée uniquement aux créateurs âgés de moins de trente-cinq ans, à ceux qui ne sont pas encore entrés dans les systèmes et dans les musées, elle accueille cette année cent cinquante artistes de vingt-cinq pays.

Cette manifestation qui a révélé depuis sa création, il y a maintenant dix-huit ans, David Hockney, Jasper Johns, Niki de Saint-Phalle, Jean Tinguely, Robert Rauschenberg, n'est pas un salon comme les autres. C'est un carrefour des grands courants de l'avant-garde.

PAR  
JEAN-MARIE TASSET

Si les bannières de la Biennale plantées sur le parvis du musée de Tokyo claquent fort au vent, l'imagination en revanche a baissé pavillon. Elle est

### Un nouveau champ d'expérience

La vidéo est sans conteste la vedette de cette manifestation. Une rétrospective relate l'histoire et l'évolution de ce mode d'expression qui semble avoir la faveur de nombreux artistes. C'est le lieu de rencontre idéal des arts, des sciences et du monde moderne, mais les recherches sont parfois trahies par les maladresses des créateurs.

En dépit de toutes ces insuffisances, certains ont su donner à leurs expériences un ton personnel et novateur. Edmund Kuppel, par exemple, s'est promené caméra au poing et a photographié des « paysages » de bistrots. Lors des prises de vues, il fixe un miroir auprès de l'objectif. Du coup, sa propre image se surimprime sur le paysage, qui capture à son tour celui qui veut s'en saisir.

Autre tentative intéressante, celle de Mary Lucier. Elle a enregistré sept levers de soleil successifs sur des vues urbaines. Chaque aube laisse sa propre trace à chaque fois différente selon la trajectoire de l'astre qui varie chaque jour.

On peut voir simultanément les sept aubes, sur sept écrans

totale et absente des salles d'exposition. Disons le tout net, les amateurs de scandales en seront cette année pour leur frais. Et pour tous les autres, pas de grand frisson, pas d'emballement, pas de trouvailles, pas de visages nouveaux. Patience et résignation, ce n'est pas chaque année qu'on découvre des Amériques.

Pourtant, s'il y a un événement qui devrait être explosif, corrosif, provocateur, absurde, impertinent et sans mesure, c'est bien la Biennale de Paris. Mais ici, comme à la Documenta de Kassel, l'avant-garde donne des signes d'épuisement ou de répétition. Eprise de liberté, elle finit par la perdre de vue. Sans contrainte, hors des règles, ennemie des principes, elle s'enferme dans le système qui consiste à ne se définir que par opposition. Faute de combattants le combat cesse.

Un autre phénomène se dégage : la banalisation de l'art, qu'il soit européen, coréen, américain, israélien ou japonais. Il semble que les moyens d'informations soient si puissants que la moindre démarche de l'un peut être reprise par l'autre, que l'annonce d'un mouvement ici est aussitôt répété ailleurs. L'uniformité des goûts, des tendances, des curiosités est totale.

Cette particularité est sans doute l'élément le plus frappant de cette dixième Biennale qui présente finalement un bilan essoufflé qui a l'avantage de bien refléter la réalité. Et les œuvres qu'elle expose sont parfois plus des interrogations sur l'art que des affirmations.

différents. En silence. Aucun rebondissement extérieur ne s'ajoute à ces images-récital qui s'imposent en crescendo subtil.

Des traînées de lumière violente figent le paysage qui s'isole étrangement.

La vidéo est certainement l'une des tentatives (pas neuve et pas toujours parfaitement dominée) les plus radicales et audacieuses ouvrant à la création artistique de nouveaux champs d'expérience.

Parallèlement à l'engouement de ce mode d'expression, la peinture persiste et dure. L'influence américaine pèse de tout son poids sur les œuvres exposées. Le « minimal art » des Kenneth Noland, Agnès Martin, Alfred Jansen ou le « Hard Edge » d'un Ellsworth Kelly ont toujours de nombreux disciples en Europe et, plus particulièrement, en France.

Sur des formats de grande taille le peintre étale la couleur en teintes monochromes ou bien découpe l'espace de la

toile en assemblages géométriques. Ou encore il développe une scène à partir d'un thème coloré. Une même ambition pour toutes ces œuvres : elles se veulent non significatives et rejettent toute évocation. C'est une volonté de négation absolue qui refoule tout ce qui est extérieur à la démarche esthétique.

Toutefois, un peu à l'écart, une canadienne, Leslie Reid, propose une démarche particulière. A partir d'un paysage contemplé et médité, elle exécute son tableau en éliminant toute anecdote. Seul demeure un vague mouvement qui s'amplifie comme un écho au contact de la lumière. Peinture concrète et ascétique qui refuse l'indéterminé et affirme ce besoin de conscience.

En contre-point, l'art « post-conceptuel » dont les œuvres sont le plus souvent composées de collages, de montages photographiques, de textes et de documents.

### Le retour à la nature

Mais une nouvelle vague conteste les contestataires. Elle n'accepte pas les écoles et les groupes (ils sont pourtant déjà nombreux), s'insurge contre l'uniformisation de l'art. Voici le « journal intime » d'Arllette Messager, le « tricot monumental » de Raymonde Arcier et ce qui ne s'était pas encore vu dans une Biennale : les aquarellistes suisses. Et enfin, la participation des Américains du Texas et de la Californie qui s'opposent à cette universalité engloutissant les caractères locaux. C'est le grand retour à la nature dans ses apparences quotidiennes où l'homme joue un rôle essentiel. Une roulotte brille de tous ses chromes sur lesquels ont été cloués les squelettes de têtes de vaches, des selles de chevaux, etc. Nostalgie d'une époque !

Pas de surprise avec les pays d'Amérique latine auxquels une section a été consacrée. Fascinés par les U.S.A., ils reflètent toutes les tendances de la jeune création américaine.

« Etonne-moi » lançait un jour Diaghilev à Jean Cocteau. Ce n'est plus aussi facile. La difficulté vient du fait que l'avant-garde précédait hier son époque alors qu'aujourd'hui elle en enregistre et en traduit à sa façon les tensions et les conflits.

On ne tire pas sur un témoin. Ne tirez pas sur la Biennale !

J.-M. T.



Le grand retour à la nature dans ses apparences quotidiennes, où l'homme joue le rôle essentiel.